

# Un homme hors du commun: William Barbotin

(25-8-1861/12-11-1931)

Dédié à M. Henri Bernicard  
par JACQUES COURCIER

## En guise d'introduction

Nos lecteurs pourraient s'étonner que, pour le 60e anniversaire de sa mort, on fasse remonter à la surface des souvenirs un artiste dont, sans doute, beaucoup d'entre eux n'ont jamais entendu parler, et qui, sauf pour quelques mots anodins, ne figure peut-être dans aucune encyclopédie moderne.

Cela tient à plusieurs causes il se trouve, par coïncidence, à quelques semaines d'intervalle, que son nom m'a été suggéré, même par des lettres encourageantes de nos adhérents, pour en parler dans notre revue ; il est bon que nos gloires oubliées, locales ou régionales, parfois d'audience nationale à leur époque, soient replacées dans leur contexte historique ou familial.

Artiste parfaitement « rétâs » comme il en est peu, l'idée a donc fait « tilt » chez un descendant d'une famille dont on retrouve les racines, vers le XVIe siècle, du côté de Loix-en-Ré, puis à Ars-en-Ré après un long voyage de 12,5 km, avec un bras de mer à traverser, à la Passe la bien nommée.

En troisième lieu, quand j'étais enfant, mon père me parlait de W.B. sur un ton certain d'admiration, peut-être pour ses idées plutôt politiques qu'artistiques? et disait l'avoir rencontré dans sa jeunesse rétaise.

Et puis, dans la Mairie du cher pays de mes ancêtres, et de mes vacances annuelles depuis plus de 60 ans, j'ai toujours admiré les fresques ornant les murs, frappé par leur vigueur et la qualité de l'« ambiance » rendue, et aussi par leurs dimensions, énormes pour un enfant.

Enfin, le « déclic » décisif me fut donné par l'inestimable rencontre, en cet été 91, d'un petit neveu de l'artiste, lui aussi fidèle à ses racines rétaises et à ses vacances arsaïses, rue des Bardons, Henri Bernicard, qui a connu William, comme on verra.

Je ne prétends pas faire ici œuvre d'historien (1), d'autres l'ont fait mieux que moi, mais, à travers les différentes sources à notre disposition — parfois contradictoires! — essayer de traduire ce que fut l'existence quelque peu tourmentée d'un artiste à cheval sur deux siècles, tombé dans un oubli injuste d'où il faut le tirer.

## Deux « Rétâs » à Paris:

Le jeune Henri a beaucoup aimé ce grand-oncle, qu'il rencontrait à Paris, où il allait le voir boulevard Saint-Marcel (treizième arrondissement), dans un bel appartement où l'enfant pouvait regarder les armes « coloniales » appliquées aux murs, William étant l'ami d'un Gouverneur de l'ancienne A.O.F. — attiré aussi par la bibliothèque de l'artiste. Celui-ci emmenait son petit neveu dans ses promenades à travers la capitale, et la pause au célèbre café du Dôme, à Montparnasse, devait plaire à Henri, car il y avait là quelque friandise à déguster.

Henri voyait aussi William à Ars, lors de ses fréquents séjours, dans cette belle maison, rue du Havre (2) à quelques pas du Port, plus tard vendue aux Rémignac — pour 100.000 francs! -, maison de notaire depuis

1932, occupée aujourd'hui par l'étude de Me Thuaud, au fond du parc qui la préserve des regards du passant.

### **Prédestination:**

Comment diable un enfant d'origine très modeste put-il devenir l'une des gloires de son temps? Né à Ars le 25 août 1861, d'une famille de pêcheurs et de marins au long cours — son grand-père, François Bernard, a fait le tour du monde en 1826 (ou 37?) sur «l'Astrolabe» de Dumont d'Urville (3) -, il fut ce que devaient être, à la fin du XIXe siècle, tous les gosses du pays: un amoureux de la mer, dès qu'il eut l'âge de pêcher sans danger sur le rivage, puis de naviguer avec son père par tous les temps, comme sa carrure et sa vigueur « bien de chez nous» le lui permettaient. Ce grand et beau garçon, futur séducteur, un sacré garnement qui dut recevoir plus de taloches que de caresses, eut tout petit une passion dévorante: le dessin. Entre deux écoles buissonnières, deux chapardages de fruits ou de légumes et autres « distractions» d'un petit campagnard (4), il aime tracer, à coups de charbon — la « braisette » du boulanger — ses premières figures, hélas! sur les murs au hasard de ses vagabondages: bateaux, arbres et autres sujets; ou encore sur ceux de la maison familiale, de préférence au plafond, pour qu'on ne puisse les effacer! Si le père tombe malade, il faut aussi pourvoir aux besoins les plus urgents: ramasser du bois (les « épaves» abondent sur les grèves ), pêcher quelque nourriture dans les rochers à marée basse : alors abondaient encore coquillages et crustacés - crabes, jambes (5), crevettes, cassérons (6) et autres seiches qui, « moitrées » (7) feraient de piètres ragoûts aux temps d'hiver, torpilles, poissons divers prisonniers des « bourgues »

Mais les polissonneries n'ont qu'un temps, et il faut bien, avec l'âge, songer à étudier pour s'établir ; son père refuse son métier de marin, mais l'instituteur sait déceler, sous son apparence turbulente, les qualités d'un enfant hors du commun. Un échec à l'École normale d'Instituteurs va le décider à s'adonner plus que jamais à sa passion d'artiste en herbe ; tous les outils sont essayés : plume, fusain, simple crayon... Il a déjà cet instinct de la précision, de la minutie du trait, de la méticulosité dans la recherche des gestes et attitudes qui, plus tard, en feront un graveur réputé.

Mais on n'en est pas encore là...

### **Tortueux sentiers de la gloire :**

William n'a pas perdu son habitude de décorer les murs, et les voisins le regardent : «Où L'est ben ressembiant, pour de sûr ! -M'est avis, bonnes gens. »(9).

Et c'est là que le Hasard va jouer un rôle décisif : le Préfet de la Charente-Inférieure, en visite à Ars, voit ces dessins et décide de les montrer à cet autre artiste charentais, alors célèbre, Adolphe-William (curieuse rencontre) Bouguereau (10), qui vient parfois dans l'île. Celui-ci, intéressé, le confie à l'École de dessin de La Rochelle, avec M. Boutet, et lui donne quelques-unes de ses toiles à « copier » ; mais sans doute le meilleur conseil qu'il put lui donner, ce fut de devenir instituteur pour assurer « la matérielle » et pouvoir ainsi se consacrer au perfectionnement de son art dans l'ambiance des artistes parisiens. C'est donc à Paris qu'il va mener de front ces deux occupations, logé dans un semi-taudis, au 6e étage du fameux Bal Bullier, sans chauffage; il va manger non de la vache enragée, mais des escargots rapportés de l'île où ils abondent (9) et, malgré ces conditions précaires, il suit avec courage les cours de plusieurs ateliers: chez Bouguereau - où il sert parfois de modèle -, chez Julian où enseignait son maître, aux Gobelins. Il lui reste encore quelques loisirs pour étudier à la Bibliothèque Sainte-Geneviève!

D'instituteur remplaçant, itinérant d'école en école, il devient « suppléant dans les écoles supérieures de la Ville» (9) : il peut alors commencer à vivre à peu près normalement, c'est-à-dire à se nourrir correctement d'autre chose que des coquilles rétaises. Son premier travail important arrive à point, en janvier 1881 : il a presque 20 ans ! et c'est un succès : les éditions Baschet décident de publier sur W. Bouguereau, et deman-

dent à W. Barbotin d'illustrer l'ouvrage à la plume : premier pas vers l'aisance financière, fêté comme il convient dans son milieu d'artistes ; mais surtout première commande qui incite Bouguereau à pousser W. B. vers la gravure : burin, eau-forte... On sait les difficultés d'un genre aussi méticuleux, précis, patient ! Son travail le mène au 2<sup>e</sup> Prix de Rome en 1882 et au premier grand Prix de Rome en 1883 : le voilà, notre petit gars d'Ars, à la villa Médicis pour deux ans, pendant lesquels il envoie à Paris deux œuvres qui lui valent deux Prix de l'Institut...

### **Un retour décisif :**

L'existence italienne de William, en dehors de ses travaux, fut illuminée par la beauté des sites (Capri, Naples...) rendue sur des toiles sitôt achetées par des amateurs éclairés, si bien que l'on n'en connaît plus grand-chose aujourd'hui. Mais on sait aussi que notre grand beau brun aux yeux clairs fit quelques ravages au cours de ses différents séjours, et qu'en particulier certaine princesse italienne..

Mais le stage italien s'achève, et William va regagner la France... par des chemins détournés qui ne le cèdent en rien à ses vagabondages de jadis. Or son « détour » par la Suisse est une étape primordiale de son existence. A Genève, il va rencontrer Elisée Reclus (II), personnage fascinant que l'on a bien oublié de nos jours, ce qui est fort dommage, car il y aurait tant à en dire ! Ce savant géographe conquiert bientôt William à la cause anarchiste... et à celle de sa fille adoptive, Sophie Camille Guériteau (12). W. B. a 23 ans et s'éprend de Sophie. Mais pour le beau-père il n'est pas question d'un mariage «normal» pour l'époque, comme l'eût exigé la tradition chrétienne; un discours d'Élisée suffira pour «unir» les jeunes gens, au bord du Léman; dans « Élisée Reclus et l'anarchie» (Gand, 1905, p. 11), Albert François dit: « il marie ses filles en unions libres; cette réalisation de ses doctrines fit l'objet de violentes polémiques de presse. Voyez dans l'Art moderne du 9 juillet 1905, la superbe allocution qu'il avait prononcée à cette occasion dans l'intimité d'une réunion de famille» (13). Désormais, William va entrer dans cette confrérie, qui, pour beaucoup d'entre nous, reste souvent mystérieuse, des anarchistes nationaux et internationaux dont il fera la connaissance de quelques « têtes pensantes» de ce mouvement fondé en 1793 par William Godwin, et qui n'aura pas bonne presse en France après les crimes de Ravachol (14) en 1891 et 1892, la bombe de Vaillant (15) au Palais Bourbon en 1893, et l'assassinat de Sadi Carnot (16) le 24 juin 1894 à Lyon, sans compter les autres grands personnages politiques assassinés en plusieurs pays (Espagne, Italie, USA.) vers la même époque. Ces têtes pensantes étaient souvent d'anciens Communards: Louise Michel, Jean Grave, Sébastien Faure,Élisée Reclus lui-même. Peut-être sont-ce ces événements violents qui ébranleront W. B. dans ses convictions anars ?

### **Retour à Paris:**

Le jeune ménage s'installe rue Notre-Dame des Champs, dans le 6<sup>e</sup>, près de son maître Bouguereau,quelque peu effaré de lire la signature de son protégé dans les feuilles anars du temps, comme «la Révolte» (1886) ou autres « Temps nouveaux» (1913) : dans ces lectures,voilà notre Bouguereau bien loin de ses sujets mythologiques ou religieux! Plus tard, le ménage habitera rue Geoffroy-Saint-Hilaire. On ne saurait dire qu'il fut un modèle d'entente et de compréhension: les tempéraments de descendants des marins rétais et des fermiers suisses étaient trop différents. Sophie, malgré ses très humbles origines, se mit à jouer à la grande dame, alors que William continuait à mener joyeuse vie (l'alcool jouant un rôle important dans ses bamboches) avec ses amis artistes,comme les graveurs Robert-Fleury (17) et Bertinot (18), à la brasserie Dumesnil ou au Dôme, où il a pu rencontrer Corot, Courbet et quelques autres. On s'y amusait beaucoup, on y organisait des farces dont certaines sont restées célèbres, voire « scandaleuses» ; même dans sa vie personnelle,il aimait la farce: peut-on se permettre ici de citer l'anecdote où, invité chez des hôtes arabes et voyant, à la fin du repas, ses compagnons de table s'acquitter du fameux rot destiné à marquer la satisfaction des convives, il ne put arriver à le faire, et le remplaça en émettant un bruit.moins protocolaire!

Paradoxalement, si l'aventure se terminait parfois au poste de police, il ne faut pas s'étonner que William s'en tirât toujours à bon compte, bien que surveillé aussi pour ses fréquentations anarchistes ; c'est qu'il s'était lié, tout simple ment, avec le Directeur de la Police Municipale - qui était aussi un habitué du Dôme -

et encore que, à sa nouvelle adresse de la rue Geoffroy-Saint-Hilaire, il avait loué son rez-de-chaussée à... un Commissaire !

Les sorties n'empêchent pas le travail, et les succès de W.B. vont grandissant. Il touche à tous les domaines de son art, non seulement la gravure, avec de premiers essais en couleurs ! Mais aussi la peinture paysages, portraits, sites rétais, scènes de vie (marais salants, pêche du varech, moisson) rien ne l'arrête dans sa recherche d'une certaine vérité quotidienne, rendue avec minutie, précision, goût du détail pittoresque, sens aigu de l'observation ...

On lui demande même de graver des médailles ; ses portraits au burin s'intéressent, entre autres, à ses amis anarchistes : Élisée Reclus, bien sûr, et Proudhon (19) dont il exposera les figures au Salon, Bakounine (20), Yann Nibor (21). Il travaille pour une édition d'œuvres de Victor Hugo ; le succès ne se démentit jamais et ses essais colorés intéressent les artistes à la recherche de nouvelles techniques.

### **Ressourcement :**

Ce mauvais néologisme pour dire que jamais William n'a oublié sa chère île natale. Chaque année, c'est le retour au pays ; au cours de l'un de ces séjours, et puisqu'il en a les moyens, il achète la belle demeure de la rue du Havre. Le Q.G., comme disent les militaires, c'est le célèbre café du Commerce, qui fait aussi hôtel, tenu par la famille Forgues .

Là, William a « table ouverte », où l'on retrouve non seulement ses copains d'enfance, mais aussi sa belle-famille Reclus : Élisée y vint régulièrement de 1880 à 1903, accompagné de ses amis « révolutionnaires » ; on retrouve, comme à Paris, Félix Pyat (22), Victor Bernard, le « terroriste » Vaillant, Jules Périer, fondateur du Musée d'Ars (23), et quelques autres moins « voyants ». La police envoie de temps à autre un mouchard en civil pour espionner cette équipe estimée « dangereuse », mais qui, en fait, était plus occupée à blaguer et à écluser quelques bouteilles qu'à échafauder des attentats.

Quand William doit prendre le train, qui passait à quelques mètres en face du café, une bouteille placée sur la voie signale au mécanicien qu'il devait l'attendre : c'était encore la bonne époque où le temps ne comptait pas tellement !

Ces joyeuses parties alternent avec d'autres distractions plus sportives, comme la pêche en mer : hisser la voile, ramer, tirer les filets garnis de lourds varechs, cela permet d'éliminer les vapeurs d'alcool...

Les visites à Ré continueront presque jusqu'aux dernières années de la vie de William, vers la fin des années 30, parce que, comme dit Henri, son petit-neveu, « il ne bougeait plus beaucoup, il tremblait ». Dans l'atelier qu'il a aménagé rue du Havre, quand il n'est pas chez Forgues ou à la pêche, il travaille avec ardeur, gravant de nombreuses plaques, essayant de nouveaux procédés comme la mise en couleurs des gravures, etc. Sophie, son épouse, continue à jouer à la grande dame, organisant des réceptions, des goûters superbes, et l'on pourrait conter bien des anecdotes amusantes à son sujet.

### **Années de gloire :**

A Paris, le succès des travaux de William est tel que le voilà parfois récompensé officiellement et primé ; déjà, à 26 ans, il avait reçu 1.000 francs, part du Prix Trémart, l'année même où il avait présenté sa « Vierge au baldaquin » ; deux ans plus tard, en 1889, c'est le Prix Alhumber (600 francs) pour une taille-douce (cette belle technique qui utilise plutôt le burin que l'eau-forte) ; puis une mention d'honneur pour un burin « Paysan de l'île de Ré » (musée de La Rochelle) (24), une médaille au Salon pour « Au bord de la mer » (burin), une médaille de bronze pour une gravure-portrait de Lady O'Brien d'après Reynolds et un portrait d'Élisée Reclus, une première médaille pour deux burins et un essai en couleurs sur « les Paludiers de l'île de Ré » ; et bien d'autres encore.

William est chargé des portraits des plus importants personnages du temps, par exemple de M. Fallières, Président de la République (gravure) ou de M. Chaumie, Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, ou encore de personnages plus locaux, comme Henry Mériot le Charentais, après la parution de son roman « Les Lys de minuit » (26).

William Barbotin décida un jour de créer un Musée au pied du phare des Baleines, afin de « pourvoir à l'éducation artistique du peuple, et de la jeunesse en particulier » (27), idée excellente mais sans doute quelque peu utopique : un Musée d'histoire régionale, rempli de documents sur les coutumes rétaises et d'œuvres personnelles. Cette idée, généreuse s'il en est, reçut une consécration officielle : le 24 août 1903, un aviso débarque sur la jetée voisine M. Émile Combes, Président du Conseil, venu inaugurer le Musée, mais probablement incognito, car on n'en trouve aucune trace dans les archives municipales de Saint-Clément-des-Baleines. Qui donc mieux que « le petit Père Combes » pouvait rendre cet hommage à notre peintre ; anarchiste ? C'est vite dit, car trois événements, parmi d'autres de moindre importance viennent mortifier ses amis restés fidèles à leurs idées.

### **Un étonnant virage...**

La gloire, l'encens prodigué par les journaux à l'occasion des Salons parisiens et de la publication des illustrations de la « Géographie universelle » d'Élisée Reclus ou d'ouvrages de Victor Hugo ; les travaux demandés à William pour orner le plafond de l'Hôtel de Ville de Paris, peut-être les violences signalées plus haut, tout cela finit par éroder les convictions révolutionnaires de l'artiste. Un premier « coup de théâtre » (c'est le moins qu'on puisse dire) survint le 15 janvier 1901 : ne voilà-t-il pas que le gendre du propagateur de l'union libre, É. Reclus, qui d'ailleurs ne s'en relève pas, rend son « mariage » avec Sophie Guériteau « légal » à la Mairie du XIV<sup>e</sup> !

Second coup funeste, un décret du 5 avril 1903 fait de William Bouguereau un Grand Officier de la Légion d'Honneur, et de « Joseph - dit William Barbotin - graveur en taille-douce » un Chevalier du même ordre ! Incroyable, mais vrai, pensèrent ses amis. Le dernier coup porté au vieillard en 1904 (Élisée mourra en 1905), fut la nomination de son gendre comme Inspecteur de l'Enseignement, pour le dessin, dans l'arrondissement de Sceaux (28).

Sophie a donné à William deux filles : Carmen (11-8-1890/ 25-1-1976) qui épousera, elle aussi, un peintre, Eugène Dhuique, le 25 mai 1916 ; et Denise, dont on perd la trace du côté de Vendôme... Cependant, William se séparera de son épouse; à sa mort, il voulut épouser une certaine Veuve Nougaret, laquelle tombait « de Charybde en Scylla », car si son premier mari était un grand buveur, le second. (29).

Les relations entre William et les siens — qui d'ailleurs n'avaient aucune notion de ce que pouvait être l'anarchie, ont toujours été excellentes jusqu'à sa mort; normal, car on avait beaucoup de « considération » pour le grand homme de la famille; mais aussi parce qu'il était resté un homme simple, fréquentant toujours assidûment ses amis d'enfance: dans un rapport du Commissaire de police de La Rochelle, on en retrouve la liste: Poirier, Ridoret Séjourné, Chatonnet-Neveu, Aunis Héroudeau (sic), Jean-Baptiste Massé, Jean-Baptiste Séjourné, tous marins et taxés ainsi par la police: « tous ivrognes exaltés et violents ». (30) ; on sait le crédit qu'on peut apporter à ce genre de propos!. Les réunions de famille étaient cordiales; les jours de fête, on y faisait traditionnellement sauter les crêpes.

### **Souvenirs perdus.**

Que reste-t-il, aujourd'hui, de William Barbotin, en dehors des souvenirs d'anciens? Des œuvres éparses en divers musées, certes, ou collections privées (en Italie pour la période romaine du peintre), à La Rochelle?. Son petit-neveu, Henri, nous a montré quelques éléments de la collection familiale: photos, cartes postales dont on trouvera ci-joint les reproductions, et autres documents dont les plus précieux sont, sans aucun doute, des plaques gravées destinées au tirage d'épreuves, comme celle de la gravure des grands-parents. A la Mairie d'Ars, trois fresques de grande taille couvrent les murs d'une salle. Le Musée des Baleines? il a disparu, la salle a servi de café-restaurant, de salle de bal où, jeunes, nous nous rendions le samedi soir, sans nous douter de son passé « historique », pendant les vacances d'été.

Quant au Musée d'Ars « Jules Périer », fondé par lui même, sur la place des anciennes Halles, place dite de la Chapelle, je m'en souviens parfaitement, étonné par son bizarre aspect extérieur; je regrette aujourd'hui de n'y être jamais entré, car il a été fermé depuis longtemps déjà. Une sorte de mystère plane

sur la destinée des collections, dispersées aux enchères. Ou tout au moins ce qui en restait, car il semble bien que « quelqu'un » ou « quelques-uns » s'étaient déjà servis...

C'est dommage, car il y avait là des documents, certainement précieux pour l'historien, sur le mouvement anarchiste, et des œuvres de W. Barbotin, entre autres pièces signées de noms illustres : Callot, le célèbre précurseur de W. B., au XVII<sup>e</sup> siècle et, par coïncidence, l'un des illustrateurs des luttes fratricides autour de La Rochelle ; mais aussi Corot, ce grand paysagiste précurseur de l'impressionnisme, Courbet (31) l'ami de Proudhon et chef de l'école réaliste du XIX<sup>e</sup> siècle, deux artistes que W. B. a sans doute connus ; et, dit-on, un Rembrandt, un portrait d'Élisée Reclus par son gendre, Le masque mortuaire de Courbet que Jules Périer connaissait bien, tous documents figurant au Catalogue du Musée de 1908 ; les mystérieuses disparitions auraient donc eu lieu entre 1908 et 1948, date d'une expertise de la Direction des Musées, laquelle autorisa, ainsi que la Préfecture, les enchères de 1952.

Car, malheureusement, ce Musée était mal situé ; « son aménagement défectueux a laissé le soleil et l'humidité en ronger les meilleures œuvres. Il contient cependant quelques documents d'une belle vérité et d'un accent très personnel, en particulier les aquarelles et les gravures... de W. Barbotin : vigneron en vêtements de travail, sauniers portant leur charge de sel, paysans et paysannes allant aux champs » (32). Que sont devenues toutes ces pièces de musée, qui en a hérité, ou qui les a achetées ? Questions auxquelles probablement personne ne répondra jamais.

Au sujet de Jules Périer (33), il faut ici rappeler une anecdote curieuse. Le Docteur Moinet, qui fut si longtemps Maire et Conseiller Général d'Ars, voulait faire transférer au cimetière d'Ars l'urne contenant les cendres de cet enfant du pays; eh bien! l'urne fut perdue dans le train, retrouvée à la gare de Bordeaux, scellée dans le Musée, brisée lors de son déplacement au cimetière: décidément, ici, la réalité dépasse de loin la fiction.

Les photos de voyage de William ont également disparu, mais heureusement on a encore des reproductions d'œuvres en noir et blanc, sur cartes postales. Il reste, au cimetière de Gentilly, dans le Val-de-Marne, et non à Montrouge comme il a été dit par erreur, une tombe, mal entretenue: sa fille Denise semble s'en être fort peu soucié: là gît l'un des plus fins artistes du début du siècle, un gars de chez nous hors du commun, décédé le 12 novembre 1931, à Paris, au n° 9 du boulevard Saint-Marcel.

Qui pourra nous dire, en dehors des notes qui complètent ces propos, où l'on peut trouver d'autres documents sur notre artiste, où l'on peut voir de ses œuvres, ou qui en possède?

Merci à tous ceux qui voudront bien contribuer, comme l'avait fait voici quelques années Bernard Guillonnet, à sa « réhabilitation » tardive dans nos mémoires et nos cœurs.

N.B. : Merci à M. René Brunet, instituteur d'Ars honoraire, qui m'a permis de rencontrer Henri Bernicard, lui aussi fidèle chaque année à son île. On peut consulter les passionnantes études de René Brunet dans la collection de la belle revue « le Tambour d'Ars », en attendant la parution de son importante monographie sur Ars qui, espérons-le, verra enfin le jour pour notre plus grande joie. Merci aussi à l'ami Lucien Caillaud.

## Notes

(2) Pas loin de celle du grand-père de notre Sefcoïste et ami Lucien Caillaud : André Henri, dit Beaupoisson.

(3) Jules Sébastien César, 1790, Condé-sur-Noireau, Calvados, navigateur scientifique en Mer Egée, mer Noire, Polynésie sur les traces de la Pérouse; découvreur (Terre Adélie.), ce contre-amiral décéda dans un accident de chemin de fer, le 8-5-1942 ; à signaler qu'il est à l'origine de la présence de la Vénus de Milo et des reliques de la Pérouse au Louvre.

(4) Voire une fugue qui tourne court, où il découvre de jolies maisons blanches dont il se servira plus tard.

(5) La palette des savants, la bernique pour d'autres, le chapeau chinois pour les « Parisiens » en vacances.

- (6) Seiches grosses comme l'ongle, jetant du noir dans la cuisine, et qui ont donné leur surnom aux Arsais.
- (7) Séchées et passées à la chaux pour les conserver (recette sous toute réserve.).
- (8) Panier percé et renversé, maintenu par des pierres, garnis d'appâts, où tanches (vieilles), congres, etc., venaient s'emprisonner.
- (9) Cité par le Rochefortais Louis Sonolet ; cf. bibliographie.
- (10) Né à La Rochelle en 1825 (ou 1828 ?), élève de Picot, prix de Rome à 25 ans, découvert par son « Triomphe du martyr » (Sainte-Cécile) et ses 9 décors de l'hôtel Bartholony ; membre de l'Institut, médaille d'honneur du Salon de 1885, auteur, entre autres, de nombreuses peintures religieuses, mort en 1905 ; très controversé, voire honni naguère pour son « académisme », il semble trouver aujourd'hui un regain d'intérêt: voir sa « Naissance de Vénus » (1876) au Musée d'Orsay: on l'appela parfois « le pape des pompiers »
- (11) J.-J. Elisée, né à Sainte-Foy-la-Grande en 1830, mort en 1905 ; sa vie est un vrai roman. Ce fils de pasteur étudie à Montauban, puis à Berlin s'initie à la géographie avec le professeur Karl Ritter ; considéré comme l'un des plus importants militants anars, il dut s'expatrier après le coup d'état de Napoléon III (1851) et en profite pour parcourir le monde: Angleterre, USA, Amérique centrale et du sud, ce qui lui permet de rédiger « la Terre » (1869). Communard en 1870-1871, il est banni en Suisse à Clarens pendant 19 ans, il rédige son extraordinaire « Géographie universelle ». Parallèlement, il crée le premier mouvement contre le mariage, s'affilie à l'Internationale: on l'accuse de professer l'anarchisme scientifique inventé par Kropotkine (1842-1921), lui-même exilé; ce qui n'empêche pas E. R. de professer à l'Université de Bruxelles (1892), continuant jusqu'à sa mort de publier à la fois des ouvrages de géographie humaine et des brûlots anars. Une gravure de W.B. figure dans les collections de la Bibliothèque Nationale.
- (12) Fille de fermiers suisses, É. Reclus, désireux d'avoir une fille, contre. la « troque » une vache!
- (13) Cité par B. Guillonnet, cf. bibliographie.
- (14) François Claudius Koenigstein, né à Saint-Chamond, mort guillotiné (1859-1892).
- (15) Auguste, né à Mézières, mort aussi exécuté (1861-1894).
- (16) Encore une rencontre étonnante, car le Président Carnot était venu en visite à Ars; il a eu sa statue place de l'Église jusqu'à l'occupation allemande de 1940, que les ennemis ont « récupérée » avec d'autres métaux.
- (17) Tony, né en 1837 à Paris, artiste très connu comme son père.
- (18) Gustave Nicolas, né à Louviers en 1822, mort à Paris en 1888, grand Prix de Rome
- (19) Pierre-Joseph, 1809-1865, né à Besançon, ses innombrables écrits politiques et sociaux l'ont parfois mené en justice (« la propriété, c'est le vol », 1840) ; député en 1848, condamné en 1849 pour délit de presse (« le Peuple », « la Voix du Peuple ») ; ses idées ont beaucoup influencé son temps; considéré comme « socialiste déviationniste » ou un anar.
- (20) Michel, 1814-1876, russe, mort à Berne; études de philo à Berlin (1841) ; rencontre George Sand et Proudhon; résidant en Suisse, la Russie lui confisque ses biens; à Paris, il écrit à « la Réforme » ; « agitateur » connu dans toute l'Europe, plusieurs fois condamné à mort et envoyé en Sibérie; évadé, il parcourt le monde en répandant ses idéaux anarchistes, voire nihilistes.
- (21) Albert Robin, né en 1857 à Saint-Malo, surnommé « le marin-poète » on lui doit de nombreuses chansons de marins.
- (22) Né à Vierzon en 1810, mort en Seine-et-Oise en 1889 ; journaliste et homme politique, écrivain prolifique, député, condamné pour ses idées et réfugié en Angleterre et Belgique, amnistié en 1869, à nouveau condamné pour avoir porté un toast « à une balle destinée à Napoléon III ». Il fonda « le Combat » ; à nouveau député en 1871, Communard, il fut réélu en 1888 comme « socialiste révolutionnaire »

(23) On en reparlera plus loin; 1838-1904.

(24) Renseignement, comme les suivants, fournis dans les Bulletins-Revues de la Société des Archives historiques de Saintonge et d'Aunis.

(25) Joshua (1723-1792), peintre, fondateur de l'École anglaise de peinture.

(26) 1856-1938, relieur rochefortais son salon littéraire a reçu Pierre Loti; aussi poète post-parnassien, romancier et conteur (cf. « le Picton » 58 et 59, article de A. Quella-Villéger). Son nom a été donné à l'une des sections poétiques des Jeux floraux annuels de la Société des Lettres de Saintonge et d'Aunis, présidée par notre ami le Dr Montarras.

(27) Cf. Louis Sonolet, bibliographie.

(28) Bernard Guillonnet, id.

(29) W. B. avait une soeur, Joséphine (née le 10-7-1858) qui épousa en première noce Louis Tardy dont elle eut 3 enfants: Louise, épouse Henri Laroque (8-6-1880/ 21-8-1959 ; Antonine, née en 1883, épouse d'Étienne Neveur ; Louis. Et en seconde noces Augustin Bernicard (né le 10-6-1895) dont elle eut un fils, Auguste (14-2-1895/30-4-1979), père de notre précieux informateur,

(31) Se reporter au bel ouvrage de notre ami René Bonniot « Gustave Courbet en Saintonge », 2e édition revue et augmentée, éd. «la Saintonge littéraire », Semussac, 1986.

(32) Pierre Blanchon : « Les îles de Saintonge et d'Aunis », p. 52 ; éd. Pijollet, La Rochelle, 1931, avec 2 aquarelles d'un autre artiste charentais, Louis Giraudeau, et 146 héliogravures.

(33) Périer, Jules-Élie-Volci (orthographié Perrier dans « l'Inventaire de l'île de Ré »), né à Ars le 16-9-1837 ; Communard, exilé en Suisse, membre du Groupe des Proscrits de la Commune. Amnistié en 1880, il revient à Ars et transforme sa maison en Musée; il meurt le 29-11-1904 ; en 1906, le Musée revient à la Commune d'Ars; abîmé par les tirs de la batterie allemande Karola pendant la guerre, on

préféra le fermer, puis le vendre en 1952.

## BIBLIOGRAPHIE

« Les grandes heures de l'île de Ré », de Bernard Guillonnet, pp. 401-407, éd. Rupella 1988: un important volume de 558 pages.

— Du même: « Bulletin des Amis de l'île de Ré », n° 16, février 1963 ; n° 51, juin 1974, pp. 14-18 : « le mouvement anarchiste dans l'île de Ré à la fin du XIXe et au début du XXe siècles », préface de Robert Aron.

— « Revue des Charentes » (éditée à Paris), pp. 712 à 720 du 31 janvier 1905 (B.M. de Saintes, vol. 25179, salle 1 : article du Rochefortais Louis Sonolet. Curieusement, cet auteur ne dit pas un mot des idées et activités politiques de W. B. ; peut-être était-il dangereux, en 1905, d'en parler; ou alors a-t-il pensé que son héros avait tourné casaque? Cet article est annoncé dans le Bulletin de la S.A.H.S.A. (Société des archives historiques de Saintonge et d'Aunis), tome XXV, p. 205

— Remercions la personne qui nous a envoyé les renseignements suivants, recueillis dans le « Bulletin-Revues » de la S.A.H.S.A. consulter les Tomes 3, p. 389 ; T. 7, p. 229 ; T. 8, pp. 12 et 125 ; T. 9, p. 358 ; T. 10, pp. 240 et 247 ; T. 11, p. 232 (W. B. expose au Salon des Champs-Élysées le portrait du Docteur Moussaud) ; T. 12, p. 236 T. 13, p. 239 (au même Salon, burins: « Au bord de la mer » d'après M. Collin et portrait d'après Reynolds) ; T. 18, p. 217 (« la Barque de Dante » d'après Delacroix) ; T. 19, p. 218 (« L'astronome » burin d'après Roybet; « L'amour et l'innocence », d'après Proudhon; « les Paludiers de l'île de Ré », original en couleurs); T. 20, p. 242 (« la Musique à travers les âges », burin (plafond de M. Gervex); T. 21, p. 221 (« Cavalier sonnante le boute-selle », burin d'après Meissonnier; T. 22, p. 210 (« l'Adoration des mages », burin d'après une fresque de Luini) ; T. 23, p. 293 ; T. 24, p. 269 ; T. 25, p. 217 (Salon de 1905 : «



l'Homme au gant », burin d'après Rembrandt) ; T. 33, p.154 (Salon de 1913 : portrait de M. Merlaud-Ponty) ; T. 42, p. 151 (1-8-1926 : décès du peintre Lenoir(e) Charles dont W. B. était l'ami).

Notre correspondant précise que c'est la dernière fois que W. B. se trouve mentionné — et que le Bulletin-revue S.A.H.S.A. en parle pour la première fois en 1881, sous le prénom de Joseph; ensuite, il est toujours William, sauf en 1902, Joseph William.

— Catalogue du Musée de peinture de La Rochelle, par Pierre Moisy, conservateur-adjoint, décembre 1939, éd. Pijollet, 1942. On y trouve

— P. 21 liste des aquarelles, dessins, estampes par ordre chronologique ; n° 805 : Barbotin Joseph William.

— P. 71-79 : description: « le Modèle », gravure, 0,53 (hauteur) x 0,40 (largeur)

— Recueil de la Commission des Arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure, tome XII, p. 275 : annonce des distinctions obtenues par W. Bouguereau et W. Barbotin — voir dans le texte du récit ci-dessus.

— « Les îles de Saintonge et d'Aunis », de Pierre Blanchon, op. cit., cf.note 32. Avec plusieurs reproductions de W. B.

— « Inventaire topographique de l'île de Ré », Imprimerie Nationale, 1979, pp. 35, 36, 101, 103, 150, 155, et surtout 160 : descriptions des peintures dans la Mairie d'Ars:

1) «La moisson dans l'île de Ré », 1892, huile sur toile; 2,15 m x 3,85 m. A l'ouest d'Ars, un paysan et un groupe de femmes moissonnent le blé à la faucille.

2) « La récolte du varech dans l'île de Ré » : huile sur toile; 1,14 m x 2 m. Hommes et femmes munis de râteaux ramassent le varech dans les vagues, puis l'entassent et l'emportent (sans date). Cf. image 3.

3) «Le ramassage du sel dans l'île de Ré », 1893; huile sur toile ;1,13 m x 1,98 m. Des sauniers entassent le sel au bord d'un marais.

Et p. 595 : reproduction en noir et blanc de 3 estampes de W. B. ; description p. 569: 1) Autoportrait de W. B., fin du XIXe (?), gravure au burin, 0,14 x 0,105 ; monogramme gravé W. B. ; dédicace et signature au crayon: « A nos bons amis M. Simon, sympathie de l'ami William Barbotin » (Cf. image 1). 2) Paysan rétais. Vers 1890 (?), gravure sur métal en couleurs; 0,345 x 0,21. Signé et dédicacé en bas et à droite à l'encre bleue: W. Barbotin au camarade Roux. 3) Paysanne rétaise ; fin XIXe (?) ; gravure sur métal en couleurs; 0,345 x 0,21 ; signé et dédicacé en bas et à droite au crayon noir: William Barbotin à son ami A. Roux